

Année Quinze. L'image couchée sur le sol.

«Je ne suis plus un être humain / l'œil de l'alligator est entré dans le mien» peut-on lire à l'une des pages du recueil de poèmes d'Année Quinze, *136 poèmes*. L'artiste, une autodidacte, crée, imagine, invente depuis sa plus tendre enfance. Elle est à la fois vidéaste et dessinatrice, plasticienne et poète. Et peu importe ce qu'on en dira ! Premiers poèmes à huit ans, premiers dessins au même âge, première peinture à l'huile à treize ans. « *L'œil de l'alligator est entré dans le mien...* » On entend là le «devenir – animal» deleuzien, qui remonte à Antonin Artaud. On sent la même intensité, la même sous-jacente folie, toujours prête à s'embraser. La même foi en l'art comme «*moyen pour atteindre un peu de la réalité qui me fuit*». Année Quinze, elle aussi, porte son art vers l'inconnu, l'insaisissable. «*La part de mystère est très importante pour moi. La magie de l'art, c'est de pouvoir soulever le voile et de découvrir*» explique t'elle. «*Je suis dans ma nuit avec toutes mes étoiles au dessus, elles me regardent tourner de l'oeil*». Plus loin: «*Je suis comme l'homme des cavernes / qui avait besoin de gratter, de tracer, de fixer le trait qui forme le dessin*». De la poésie au dessin, allers – retours nécessaires. L'artiste écrit comme elle peint. Et peint comme elle écrit. Des «images mentales» fascinantes, parfois effrayantes, souvent perturbantes. Faire perdre les repères, larguer les amarres... Première qualité de l'artiste : laisser la nature parler en soi. «*L'homme isolé en haut du poteau / L'homme isolé tapi sur le sol. Les hommes isolés qu'ils soient haut perchés/ Ou tapis sur le sol, ne sentent plus leur corps.* » Solitude de l'être humain. Elle ne se laisse pas dépasser par des idées. Sait oublier ce qui a lui a été enseigné. Elle sait. Elle sait revenir à l'enfance, «*libre de toute convenance, entre Maroc, Algérie, Tunisie*». Ce continent laissé à regret, pour revenir en Europe. Elle invoque ce qui a été perdu «*Esprit libérateur, donnes-moi de ta force, je me cogne à toi tous ces jours durant / Ramènes-moi au tout début, à mon point de départ, là où je n'étais pas encore née /Je me heurte à toi et je me fossilise à ton image.* »



L'originalité du travail de cette artiste hors norme tient d'abord, et avant tout, à son immédiateté, sa simplicité, sa limpidité. Dans *Nuage Rose*, l'une de ses vidéos, on aperçoit une jeune fille croquer goulûment dans un fruit tandis que des images se superposent sur son visage. Beauté plastique de l'image à laquelle se superpose l'étonnement de constater à quel point un geste si simple peut être rempli de tant de sens, de tant de vérité. A force d'observer les choses, les êtres et les éléments, de l'Afrique à l'Asie où elle a beaucoup voyagé, Année a su retrouver quelque chose de perdu. Ce qui s'est perdu avec le triomphe de la Modernité, qui est caché dans toute chose mais que l'on ne perçoit plus, dans la mécanique dérégulée du monde actuel. A contre-courant, elle, pourtant, sait enregistrer le bruissement du monde, et lui redonner ainsi vie. « *Les trois bourgeons se dressent à la verticale / Hauts, droits, enrobés des couleurs les plus tendres, fiers ils sont d'être entourés d'aiguilles fines, vertes qui forment tout un bouquet. /// fiers ils sont de faire partie de l'arbre tout entier / arbre, bourgeons, aiguilles aspirent à eux toutes les rumeurs, tous les rires.* » "Au dessus des nuages l'air est si frais que je n'ose y toucher" écrit elle plus loin. "Mais où est donc passé le vent" ? Capacité d'écoute, aptitude à percevoir le mystérieux. "Etre artiste c'est voir, entendre ce que les autres ne voient pas, n'entendent pas" confie t'elle. Une « bonne façon de frapper aux portes de maisons vides », pour citer Bill Viola, artiste qu'elle cite en référence [1]. Enregistrer ce qui se meut, ce qui nous meut. Ou, si n'y a que le vide, enregistrer ce vide.

Cette dimension métaphysique s'est affinée au cours de ses voyages en Asie. De même, la pratique d'un art martial et la compréhension intime d'un certain Taoïsme ont complété sa palette autant sa philosophie. Basé sur la compréhension du tout et du rien, du quelque chose (yin) en même temps que son opposé (yang), son art est aussi lié à une pratique - celle d'un art martial. Mais, Année étant une artiste, c'est surtout « *l'aspect chamanique du Taoïsme des origines* » qui lui a plu dans l'enseignement de son professeur en la matière, Urban Daoist. Celui ci suggère aussi de « *faire silence pour écouter le monde* ». Constante dans ce travail : la dualité du yin et du yang. Un mouvement double. Revenir à Soi, pour mieux s'ouvrir à l'Autre. Aller plus loin, plus profond. Plongée en abîme parfois difficilement soutenable, parce que sans retenue, sans fard. Garder les yeux ouverts, toujours, explique t'elle, parce que « *même ouverts ils veulent se refermer comme des petits volets qui disent : attends, je suis dans l'obscurité, je ne peux plus avancer / attends, je suis ailleurs, là où plus rien ne compte que les chiffres / attends, il s'affichent en haut, en bas, dessus, dessous, prisonniers du monde qu'ils évoquent depuis des temps ancestraux.* »

On ressent parfois un sentiment d'effroi, glaçant face à ce qui saute aux yeux, aux oreilles, au nez. Mots, images, sons et même odeurs (sous une forme allégorique) créés par l'artiste. De même que cette capacité qu'elle a à percevoir l'au delà - ces « *figures des morts qui envahissent l'espace, tapissent les murs couleurs roses aux formes effacées / elles larmoient, se décolent, se rétractent par endroits / figure du temps présent qui défile* ». Et puis, il y a cette esthétique décadente, entre baroque et *fin de siècle*. J.K. Huysmans s'en serait délecté. Prenez l'exemple d'Acouba, cette bête fascinante sortie de l'imagination féconde de l'artiste. « *Sur le trottoir l'araignée avance à petits pas, elle peut être petite ou grande, réelle comme toi et moi. Acouba/ sous l'oreiller l'araignée vient se coucher, pour se glisser dans le sommeil et jusque dans les rêves si près de moi, si près de toi* ». Un vers explique « *avoir peur de l'araignée, c'est avoir peur de soi / peur d'aller se regarder, peur d'aller se chercher derrière le miroir* ».



Que peut l'art ? Que propose Année Quinze ? « *Pouvoir passer d'un univers à l'autre, comme l'araignée attrape, comme la mouche vibre* ». Telle sont les indications, les indices laissés par celle qui est allée de l'autre côté de ce réel apparent. Celle qui semble parfois revenue d'Outre tombe, comme Orphée descendu aux Enfers pour y chercher Eurydice. Ou pour le dire autrement : de l'autre côté du miroir comme Alice. « *Etre vivant parmi les morts. Etre mort parmi les vivants* ». Paradoxe, qui n'en est peut être pas un : parce qu'elle est non seulement plasticienne, mais aussi poète, Année a appris à se méfier des images. Elles savent ce qu'elles peuvent être : des constructions de l'esprit, des effets spéciaux, des illusions d'optique. De l'esbroufe. C'est parce qu'elle les pratique, ces images, parce qu'elles lui apparaissent sans relâche qu'elle connaît leur part de faux, leur part maudite. « *Les images restent couchées sur le sol / seul leur contenu palpite* » imagine t'elle. Nouveau programme dès lors : « *sortir les images de leur contexte, sortir le contenu de l'image. Rendre la liberté à l'objet, à la forme, à la personne* ». Beau programme, comme un fil conducteur original qui sert de méthode à l'artiste. Quitte à tuer l'image, la laisser « *vide, inerte, couchée sur le sol* ». Parfois, ceci dit, l'image sert à l'artiste. Elle se fait apparition et, comme un électrochoc, décharge son électricité pour mieux révéler une vérité enfouie. Processus fascinant dans ses vidéos, où sons et images s'entrechoquent ainsi, pour mieux nous réveiller de notre léthargie de (télé) - spectateurs désabusés. Processus inspirant dans certains de ces dessins - pure expression de spontanéité parfois mêlée d'érotisme. Quelque chose qui ressemble à des bouts de corps s'y agite comme de la matière vivante, qui s'amuserait dans une sorte de ballet aérien. Quelque chose qui se déploie sous toutes les formes. Vitalité de l'art à l'état brut, défiant toutes les conventions et règles d'esthétique.



Dans d'autres dessins assez similaires, des losanges et autres formes géométriques complexes dialoguent et s'entrecroisent. Comme dans la calligraphie japonaise, qu'elle connaît, le signifiant est plus important que le signifié. Ainsi l'artiste sait déceler ce qui, encore une fois, semble donné au commun des mortels comme allant de fait. Elle sait ce qui se trame au dessous. Par exemple, les chiffres, qui ne sont pas seulement des outils utiles pour compter mais bien des êtres en tant que tels, à dimension magique « *Depuis toujours les chiffres nous habitent*, affirme t'elle. *Ils restent cachés, tapis dans l'ombre / ils déclenchent un certain processus de notre vision / et symbolisent un passage de notre vie passée / vers notre présent, jusqu'à notre futur* ». Nous avons oublié le sens premier des choses, nous dit l'artiste. « *Les chiffres sont beaucoup moins reconnus que les mots, la phrase prend le dessus / les chiffres correspondent à l'image pure du symbole qu'il représente/ la phrase englobe la forme, le lieu, le son, tout un ensemble / que l'on peut ou que l'on veut se faire d'elle* »

Yann Perreau

For more information yperreau@hereelsewhere.com
2737 Outpost drive - Los Angeles - 90068 CA USA.
www.hereelsewhere.com

[1] Bill Viola, *Reasons for knocking on empty houses*